

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 32

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191813>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

seul moyen de stimuler ces jeunes montagnards et d'éviter des défections dans cette Société improvisée.

M. Lauper revint même de Neuchâtel, dans le cours de l'hiver dernier, donner une série de leçons pour ne pas laisser refroidir le zèle de ses élèves. Aujourd'hui, le résultat dépasse tout ce qu'on attendait. L'autre soir, l'*Argentine*, qui compte actuellement une vingtaine de membres, donnait une sérenade devant un des plus jolis chalets des Plans, où une petite collation lui fut offerte.

Et vraiment ce n'était point mal du tout.

Il était minuit lorsque l'*Argentine* joua son dernier morceau, et ces jeunes gens, joyeux et contents, se séparèrent pour prendre des directions diverses : les uns allaient au bas de Frenières, d'autres près de Gryon, d'autres enfin au Chalet de Nant, c'est-à-dire au fond de la vallée de même nom, à une heure et demie des Plans.

Mais, est-ce que les distances comptent pour les montagnards, surtout quand on est membre de l'*Argentine* et qu'on vient d'être couvert d'applaudissements ?...

On rencontre à Frenières et aux Plans, comme d'ailleurs dans presque toutes nos stations alpestres, d'élégants étrangers, des dames en grande toilette, qui tendent à y faire disparaître de plus en plus tout le charme des mœurs locales par des habitudes de luxe auxquelles nos nationaux ne se laissent que trop facilement entraîner. Devant les chalets, des fauteuils, des tapis de pied ; sous les arbres, des hamacs ; sur les murs, sur les fenêtres, au bord des vérandas, des coussins d'appui et mille autres choses qui, il y a vingt ou trente ans, auraient été regardées par nos montagnards comme de vraies curiosités.

Aux Plans, à Gryon, à Chesières, à Villars, aux Avants, à Château-d'Œx, partout où il y a hôtel ou pension, les dames ne font guère moins de quatre toilettes par jour : la toilette du matin, la toilette des promenades et excursions, la toilette de la table d'hôte et la toilette du soir.

Si ces habitudes persistent, le moment n'est pas éloigné où le touriste, le simple promeneur, devra, à l'approche d'une de ces stations de montagnes, tâter ses poches pour s'assurer qu'il n'a pas oublié ses gants !...

Où est-il le temps dont nous parlait M. le professeur Ch. Secretan ?... Les Plans qu'il visita souvent dans sa jeunesse n'avaient alors que de simples chalets, — des vrais, ceux-là, — où l'on couchait sur la paillasse et où le menu

du diner que pouvait y trouver le touriste se composait d'un *matafan* !...

Ecoutez encore ce que disait le doyen Bridel de l'agreste vallon des Plans, où il passa, en 1786, dans une excursion de Bex à Sion, par Anzeindaz :

... Le torrent qui coule à vos pieds, tour à tour blanc d'écume et verdi par la teinte foncée des mousses de ses bords pierreux, la diversité d'effets que produit la lutte des eaux et des rocs vus à travers les arbustes dont son lit est décoré, la succession variée d'une file de métairies dont plusieurs sont comme perdues dans des recoins solitaires, la beauté des plantes qu'on rencontre en entrant dans le domaine de la Flore des Alpes, ... tout contribue aux plaisirs du voyageur qui choisit cette route ; et si, comme moi, il avait à se rappeler d'avoir reçu dans ces lieux ces premières et fortes commotions que donne à une âme neuve l'aspect des scènes sublimes jouées par la nature sur le théâtre des montagnes ; s'il se souvenait que dans ces retraites isolées se développa dans son cœur le sentiment des beautés de la création ; s'il pouvait se dire : C'est au charme de ces solitudes, à la majesté des tableaux qui s'y succèdent, à l'attrait des mœurs pastorales qui s'y conservent encore, c'est à tout cela que je dois le goût de la vie et des travaux rustiques, l'amour, ou plutôt le besoin de la campagne, et cette sensibilité qui associe à l'âme tout ce que la nature a de grand et de beau... Ah ! certainement, un tel homme ne parlerait jamais du vallon des Plans sans attendrissement, il ne le traverserait point sans une ravissante émotion !

Cela dit, empressons-nous d'ajouter qu'il est encore dans les stations alpines dont nous venons de parler bon nombre de familles vaudoises qui savent y vivre comme on doit vivre à la montagne, et auxquelles on peut aller serrer la main, dans un costume de touriste, sans gants, sans badine et sans col cassé ; des familles qui ne gâtent point les jouissances et les agréments que procurent ces régions en y transportant avec elles le bagage des villes.

Elles font preuve de bon sens : puissent-elles trouver beaucoup d'imitateurs.

L. M.

L'épouvantable catastrophe des mines de Saint-Etienne, qui a fait tant de victimes l'autre jour, a attiré l'attention de toute la presse sur les conditions déplorables dans lesquelles doivent travailler les ouvriers mineurs, et sur l'impérieuse nécessité qu'il y a à améliorer leur sort.

Quand ces pauvres gens descendant dans la mine, où tous les dangers les guettent, savent-ils si la benne qui les entraîne à 500 mètres sous terre les remontera vivants au jour ? Et s'ils échappent au grisou, à l'éboulement, aux coups d'eau, ne sont-ils pas, en tout cas, tués avant l'âge par les maladies qu'ils

contractent dans ces séjours où manquent l'air et la clarté, où la température varie de 40 à 50 degrés, où souvent l'on peut à peine se tenir droit, où la poussière du charbon vous étouffe, où les gaz délétères vous empoisonnent ?

Les chiffres qui suivent montrent suffisamment que ces pauvres gens ne sont point rétribués comme ils le méritaient, en échange de leur rude besogne.

Les 17,000 ouvriers du bassin de la Loire supposent, à quatre têtes par feu, et en tenant compte des célibataires, une population de 70,424 individus tirant directement leurs moyens d'existence de la mine.

En 1881, année où leur dénombrement a été opéré, ces 17,000 ouvriers avaient reçu 22,242,268 francs de salaires, pour avoir extrait une valeur marchande de 54,681,548 francs de houille.

Le mineur, touchant en moyenne 3 fr. 56 par jour, doit subvenir aux besoins d'une famille normalement composée de quatre personnes, ce qui revient à 89 centimes par tête et par jour. Et il faut encore déduire de ce modeste salaire la retenue obligatoire du 2 ou 3 % versée à la caisse de secours, les amendes, les impôts, etc.

On peut se figurer ce qu'il reste au bout de l'an dans l'escarcelle du père de famille qui, durant 12 heures par jour, couché sur le dos ou sur le ventre, bravant mille morts, travaille à 500 mètres sous terre pour donner la pâture à ses petits ?...

Si au moins on faisait quelque chose pour préserver le mineur contre les accidents ; mais non. Après chaque catastrophe, le travail reprend dans les mêmes conditions.

Il est cependant constaté que toutes les explosions de grisou coïncident toujours avec une baisse brusque et considérable de la pression atmosphérique. Pourquoi ? Parce que le grisou, diffus dans les interstices du charbon, où il prend naissance, est aspiré en grande quantité au moment de la raréfaction relative de l'air produite par la baisse barométrique.

Il suffirait donc, pour éviter le danger, ne pas faire descendre les mineurs lorsque le baromètre accuse une diminution de pression, et ventiler les galeries des mines pour enlever le gaz inflammable. En outre, il faudrait, pour éviter l'inflammation des poussières de charbon en suspension dans l'air et qui flottent dans les galeries souterraines comme un impalpable brouillard, pratiquer un arrosage périodique du sol, du plafond, des parois des galeries suspectes. Car on sait qu'en cas de grisou ces poussières s'enflamme et propagent l'incendie à la façon d'une trainée de poudre.

Telles sont les observations faites par des hommes compétents, et dont on ne paraît guère avoir tenu compte, malgré les énormes bénéfices que les mines rapportent à ceux qui les exploitent.

Faut-il s'étonner dès lors que, dans de telles conditions, l'ouvrier se révolte et fasse grève ?... Certainement pas.

TROIS CŒURS D'OR.

PAR THÉOPHILE DENIS

IV

En passant, quelques heures après la scène matinale, devant la vitre barbouillée de son brocanteur, Boudier jeta un coup d'œil sur son livre. Il était là, défiant tous les argus, reposant avec sérénité et semblant emprunter plus de calme aux nébulosités artificielles qui l'enveloppaient jalousement.

Quand il se retrouva seul dans son bureau, Boudier ouvrit sa séance de travail, en racontant mentalement au monde entier comme quoi il était en ce moment l'homme le plus heureux de la terre...

Soudain apparut son garçon.

— Monsieur le directeur fait demander Monsieur.

Boudier descendit aussitôt de sa mansarde au premier étage, où trônait son grand chef.

Ce bon Boudier, comme on disait d'un bout à l'autre du ministère, était au mieux avec son directeur, homme aimable d'ailleurs, d'un esprit et d'un cœur aussi larges que peuvent les laisser les influences d'une longue sécheresse bureaucratique. Ils avaient débuté ensemble et ils étaient restés camarades... à distance respectueuse.

— Mon cher Boudier, lui demanda son affable supérieur, quand je vous comptai, il y a une quinzaine de jours, une modeste gratification, vous rappelez-vous la somme que vous avez emportée, en quittant mon cabinet ?

— Parfaitement ; j'ai la mémoire de pareilles aubaines, vous avez eu la bonté de me donner deux cents francs.

— C'est bien cela, et je n'ai plus lieu d'être intrigué par la présence de ce chiffon... Voilà quinze jours, mon cher ami, que je suis votre débiteur de ce billet de cinquante francs, qui s'était faufilé dans mes paperasses... Prenez donc, c'est bien à vous.

Boudier avançait la main avec hésitation. Bien sûr c'était un rêve. Tout son sang avait reflué au cœur, il était pâle.

Il prit congé de son directeur sans proférer un mot. Il regardait avec hébétude le papier qu'il tenait réellement dans ses doigts.

— Mais c'est mon livre, cela ! s'écria-t-il, tout à coup démuisé.

Il était nu-tête. Perdra-t-il du temps à remonter ses cinq étages pour prendre son chapeau ? Non pas. Un collègue arrivait, il lui enleva sa coiffure et le voilà parti !

Il y avait cinq minutes du ministère à la boutique du juif. Quand il y arriva, il crut avoir fait le tour du monde.

Enfin il y est. Encore deux pas, et son regard, traversant rapidement la vitre protectrice, va dire à Jacques Le Saige : « Enfin, tu m'appartiens ! »

Non, ce n'est point un rêve. Voici le billet et voici...

— Ah ! ciel ! qui reconnaîtrait Boudier dans cet être subitement bouleversé, gesticulant d'une façon fantastique au vitrage de cette devanture ?... Son front s'y appuie et s'y cogne à en briser les carreaux. Il est fou, vraiment. De ses lèvres tordues s'échappent des interpellations vives et saccadées ; il a la voix rauque du dormeur pris à la gorge par un sombre cauchemar. « Où est-il ?... Où est-il ?... » C'est tout ce que l'on comprend...

Hélas ! le livre a disparu, la place est vide !...

La première crise passée, Boudier se reprit à espérer. Il pensa qu'il pouvait avoir été pris à son propre piège, que son livre avait été légèrement déplacé, et que si son œil ne l'apercevait pas, c'est que la vitre était vraiment trop malpropre. En une minute, il fit disparaître, avec son mouchoir de poche, toute l'ordure accumulée depuis quinze jours par son génie patient.

Rien. Il n'y avait plus rien... Le désespoir étreignit de nouveau son cœur.

Pourtant le marchand pouvait avoir donné une meilleure place à un volume qu'il estimait cinquante francs ?... Peut-être l'avait-il enfermé soigneusement dans un tiroir ?... C'était une dernière espérance.

Il fallait entrer. Boudier ouvrit résolument la porte du magasin.

Cette fois, ce fut un petit garçon d'une douzaine d'années qui accourut. La figure parcheminée du juif apparaissait néanmoins dans l'obscur logette du fond.

— Mon enfant, demanda Boudier, sais-tu à quelle place se trouve le volume qui était là, il n'y a qu'un instant ?

Et il montrait en même temps le vide dans la vitrine.

Au moment où l'enfant se retournait pour aller chercher le renseignement auprès de son patron, celui-ci, qui avait entendu la question, cria cette réponse :

« Vendu. »

Boudier en fut assommé. Il voulut toutefois se la faire répéter.

— Je m'informais, dit-il à voix plus haute, où est le livre qui...

— Vendu, interrompit avec impatience le brocanteur.

— Vendu, reprit le petit garçon, en faisant écho.

— Vendu ! murmura machinalement Boudier.

Et il sortit.

Le soir, quand Boudier fut de retour au logis, il était d'une mauvaise humeur qu'il ne pouvait dissimuler. On s'en aperçut et on voulut obstinément savoir la cause de sa contrariété.

— Eh bien ! oui, je vais vous la dire, et puis nous n'en parlerons plus. Figurez-vous, mes amies, que ce livre... vous savez...

— Oui, après ?

— Il est vendu.

— Tiens ! c'est drôle, firent en même temps la mère et la fille.

Ce fut tout. Boudier alla rêver dans son cabinet. Sa femme et Jeanne causèrent en riant, sans pitié...

La première fois que, se rendant au cours de dessin, le père et la fille se retrouvèrent ensemble en face de la boutique du brocan-

teur, ils se regardèrent en échangeant un sourire mélancolique.

— Il n'y est plus, dit Boudier.

— Va ! ne te désole pas ; qui sait si...

— Si je n'en renconterai pas un second ?... Tu dis une sottise, ma Jeanne... Mais parlons d'autre chose... de ta robe, par exemple... L'as-tu achetée ?

A cette question si simple, Jeanne rougit et balbutia.

— Pas encore... maman... la couturière...

Boudier vit le trouble de sa fille. Il secoua la tête d'un air malheureux.

— Est-ce que je devinerais ? soupira-t-il...

— Quoi donc ? demanda vivement Jeanne.

— C'est cela, tu crains de me parler de ta robe, parce que tu supposes que je regrette d'y avoir consacré l'argent qui aurait pu me servir à l'achat du livre ?...

— Nous voici arrivés, embrasse-moi ; à ce soir.

Et l'alerte petite fille disparut...

Quelque temps après, un nouvel incident, toujours suscité par cette singulière robe, remit à la torture l'esprit de Boudier.

Il venait de rentrer chez lui un peu plus tôt que de coutume, et, pour se donner la joie enfantine de surprendre son monde, il avait tourné doucement la clef dans la serrure. Sa femme préparait le dîner dans la cuisine. Jeanne, travaillant sous la lampe de la salle à manger, était absorbée par un ouvrage de tapisserie dont il eût été difficile de deviner la destination.

— Les belles pantoufles ! s'écria Boudier en riant comme un gamin.

— Oh ! le méchant ! il m'a fait peur, dit Jeanne en sursautant.

— On voit que la Saint-Sylvestre approche...

— Monsieur, dit Mme Boudier en accourant, vous êtes un curieux... mais, heureusement, vous avez vu de travers, vous ne savez rien.

— Comment ! pas des pantoufles, cela ?...

— Si vous y tenez, je le veux bien ; le 30, vous avouerez que vous avez eu la berline...

— La jolie date ! dit Boudier en embrassant sa femme et sa fille... J'espère bien que vous choisissez ce jour-là pour étreindre la robe de Jeanne ?...

Mme Boudier fit mine de sentir une odeur de brûlé et se hâta de regagner la cuisine ; Jeanne courut à sa chambre, sous prétexte d'y chercher une laine qu'elle avait à la main.

Et Boudier, stupéfait, médita solitairement sur le mystère de la robe.

(*La fin au prochain numéro.*)

Cllia dè la cllia.

Dein lè velès, se contè lo Prevolet dè pè Dzenèva, quand vint lo né, on cotè lè portès dè que dévant, et s'on sè redit aprés, faut avâi onna cllia qu'on lâi dit lo « passe », et que n'est pas pe grossa, dè coutema, que na cllia dè gardaroba.

Onna né qu'on locatéro de 'na maison vegnâi dè sè cutsi, l'out pêllièttâ et tennailli la porta. N'avâi pas tant einvia dè sè relèvâ ; mâ cé qu'êtai avau coumeinçâ à rolli et à férè tant dè boucan, que l'autro, po lâi férè serviço, châotè frôu dâo lhi, po lâi tsampâ lo « passe ». Ma fai stu